



Populisme : itinéraires discursifs d'un mot voyageur

Marie-Anne Paveau

► To cite this version:

Marie-Anne Paveau. Populisme : itinéraires discursifs d'un mot voyageur. Critique, 2012, 776-777, pp.75-84. hal-00859231

HAL Id: hal-00859231

<https://hal.science/hal-00859231>

Submitted on 6 Sep 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le paradoxe des mots en -isme

Si l'on en croit les dictionnaires et les manuels de morphologie lexicale, le suffixe *-isme* sert à former des noms de mouvements et de doctrines avec un sens neutre. Cela veut dire qu'il ne contient pas *a priori* d'évaluation explicite, au contraire de *-âtre* par exemple, qui dévalorise (*marâtre, jaunâtre*) ou de *-ette*, qui diminue (*mesurette, supérette*). Par évaluation, j'entends une appréciation quantitative ou qualitative, cette dernière pouvant être axiologique, c'est-à-dire du côté des valeurs (par exemple esthétiques : *magnifique, exécration* ou morales : *pernicieux, honnête*) ou non axiologique (évaluation perceptive d'une matière par exemple : *granuleux, lisse*).

Les mots en *-isme* sont en effet élaborés pour nommer des systèmes ou des positions, sans évaluation particulière (*réalisme, socialisme, capitalisme, modernisme...*). S'ils portent une charge évaluative, ce qui est très fréquent puisqu'ils désignent des réalités qui appartiennent à l'ordre de la représentation et non à celui du monde physique (si tant est que l'on puisse poser aussi simplement cette distinction, mais je laisse la question de côté), ils la doivent aux contextes de leurs emplois, où entrent de nombreux paramètres concernant les locuteurs, leurs positions, arrière-plans et héritages, et leurs environnements culturels, historiques, sociaux, matériels, etc. Des termes comme *hitlérisme, alcoolisme* ou *fétichisme*, qui pourraient être vus comme intrinsèquement évaluatifs, ne le sont pas *en soi*, mais doivent leur charge négative¹ aux conditions de leurs usages, et en particulier aux normes et valeurs en vigueur dans les contextes de leurs emplois. Il existe quand même des mots en *-isme* qui sont évaluatifs en soi, mais l'évaluation est alors portée par le radical, et non le suffixe : c'est le cas de *aquibonisme* ou *je-m'en-foutisme* par exemple.

Si l'on y regarde de plus près, on constate cependant que l'élément *-isme* sert aussi à produire une évaluation, en particulier dépréciative, dans le cadre de la néologie : dans ce qu'il est coutume d'appeler la querelle scolaire par exemple, le mot *pédagogisme*, créé par ses détracteurs, est fortement chargé de péjoration, phénomène que l'on retrouve aussi dans *déclinisme*. Ces mots sont récents, et ont été créés dans des contextes polémiques, ce qui modifie un peu la « règle » descriptive du mot en *-isme*. Dans ces mots, ce ne sont pas les radicaux *pédagog-* et *déclin-* qui portent une évaluation, mais leur suffixation même, qui signale que, de la pédagogie ou du déclin, on a fait un *système*².

Les mots en *-isme* présentent donc une sorte de paradoxe : décrits comme neutres en théorie, et perçus comme tels par le sens commun, ils peuvent être fortement évaluatifs en pratique, soit de

¹ J'utilise ce terme global par facilité, pour désigner des évaluations qui peuvent être très diverses mais qui, sur l'échelle des valeurs, désignent ce qui peut être le moins préférable.

² Pour une analyse détaillée de la valeur péjorative du suffixe *-isme*, voir Paveau M.-A., *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2006.

manière contextuelle, soit de manière intrinsèque. Si l'on observe bien les usages, on s'aperçoit en fait que les emplois évaluatifs des mots en *-isme* sont très fréquents : l'évaluation, qu'elle soit quantitative ou qualitative, axiologique ou non, est à la base du discours argumentatif sous toutes ses formes (débat, controverse, polémique, querelle, pamphlet...).

Populisme n'échappe pas à cette subjectivisation du discours, et l'on peut même dire que le mot est, dans ses emplois contemporains, quasiment toujours porteur d'une évaluation négative. Je propose ici d'examiner les différentes formes de cette évaluation à partir de leurs contextes d'élaboration. On ne peut en effet travailler sur un mot comme *populisme*, ni sur aucun autre d'ailleurs, hors de ses usages effectifs, dans une sorte de clôture du sens dictionnaire ; il ne me semble pas très intéressant d'en chercher une définition stable, ou pire, ontologique, ce qui constitue un réflexe souvent partagé chez les locuteurs, y compris les chercheurs. L'analyse du discours nous a appris que « les mots changent de sens selon les positions tenues par ceux qui les emploient [...] en passant d'une formation discursive à une autre³ », formulation désormais datée, mais toujours forte, de la socialité du sens. Une belle manière de comprendre ces mots voyageurs est d'essayer de suivre les traces de leurs itinéraires incessants. En ce qui concerne *populisme*, il semble que l'on puisse en repérer plusieurs, tous liés par la charge évaluative du mot. Les exemples retenus sont récents ou contemporains, relevés dans les discours scientifiques, experts et ordinaires sur le populisme entre 2006 et 2011. Ils sont à lire comme des exemples, sélectionnés par butinage (lecture de la presse papier et internet, lecture de blogs, conversations sur Twitter, sondages sur des moteurs de recherche), sans méthodologie particulière ; ils ne prétendent pas à une généralisation, mais donnent des indications sur les emplois du mot.

L'évaluation discursive

Je nomme ainsi un type de discours qui s'interroge sur le sens et l'emploi du mot, et qui relève de la linguistique spontanée des chercheurs, le plus souvent historiens, sociologues ou politistes ; l'activité définitoire est en effet l'un des passages obligés du discours scientifique ou expert et l'on trouve, à propos de *populisme*, qui est un grand voyageur sémantique, de nombreux discours de ce type. J'en prendrai deux exemples (je souligne les termes qui m'intéressent) :

[1] Alexandre Dorna, 2006, « Le populisme : un concept sans théorie. Anti-élitisme et républicanisme populaire », site *Libéralisme ou démocratie*, <http://liberalisme-democraties-debat-public.com>

Le populisme parcourt le monde en semant « trouble » et « émoi » au sein des sociétés politiques contemporaines. C'est un phénomène dont le *suremploi polysémique* permet toutes les combinaisons possibles : il y aurait ainsi un populisme de gauche ou de droite, démocratique ou réactionnaire, solidariste

³ Pêcheux M., C. Haroche, P. Henry, « La sémantique et la coupure saussurienne », *Langages* 24, 1971, p. 93-106.

ou xénophobe, communautaire ou républicain ? *C'est un mot, donc, qui décourage toutes les typologies et toutes les tentatives de définition.* Bref, c'est un terme facile à amalgamer, à diaboliser et à appliquer à n'importe quelle situation de crise ou à n'importe quel homme politique de caractère.

[2] Pierre Rosanvallon, 2011, « Penser le populisme », Les rencontres de Pétrarque, Montpellier, 18.07 (extrait de la « leçon inaugurale »).

Il y a *deux mots* qui se regardent aujourd'hui en chiens de faïence : celui de « peuple » et celui de « populisme ». Il y a le paradoxe d'un *terme négatif* qui est dérivé de ce qui fonde positivement la vie démocratique. On exècre le populisme alors que l'on exalte le principe de la souveraineté du peuple. Que recèle ce paradoxe ? [...]

Il faut donc partir de cette double indétermination pour comprendre ces rapports équivoques entre la référence positive au peuple et *l'emploi suspicieux de la notion de populisme*.

Ces deux passages dessinent la silhouette lexicale et sémantique du mot *populisme*, et en font un élément de l'analyse de la notion elle-même. Les auteurs insistent d'une part sur l'indéfinition du terme, et même son « indéfinissabilité », qui bloquerait en quelque sorte la pensée de la notion ; et d'autre part sur sa labilité sémantique, le mot *populisme* réinterprétant celui de peuple de manière négative, tout en s'y fondant. Peu étonnants et même normaux pour un linguiste du discours, ces instabilités et voyages sémantiques de *populisme* constituent des traits saillants pour le sociologue et le psychosociologue. Il est remarquable qu'Alexandre Dorna attribue la négativité de *populisme* à cette instabilité, l'indétermination sémantique semblant permettre l'évaluation négative. En ce sens il mène une (bonne) analyse de linguiste profane, puisque la valeur pragmatique des mots n'est pas liée à leur sens ; n'importe quel mot peut servir d'insulte par exemple, il suffit que l'environnement en accrédite la charge.

Ce type de méta-analyse est plutôt rare, et c'est plutôt la définition sémantique négative du terme et de la notion qui prédomine dans les discours.

L'évaluation sémantique

Les définitions du populisme, quand elles sont proposées, sont quasiment toutes négatives, voire catastrophistes, comme cette étonnante charge axiologique de Pierre Rosanvallon, qui manifestait pourtant une distance métadiscursive dans l'extrait cité plus haut :

[3] Pierre Rosanvallon, 2011, « Penser le populisme », Les rencontres de Pétrarque, Montpellier, 18.07 (extrait de la « leçon inaugurale »).

Dans une première approximation, on pourrait dire du populisme ce que Marx disait de la religion. Qu'il est à la fois le *symptôme d'une détresse réelle et l'expression d'une illusion*. Il est le point de rencontre entre un *désenchantement* politique, tenant à la mal-représentation, aux dysfonctionnements du régime démocratique, et la *non-résolution* de la question sociale d'aujourd'hui. [...] Est-ce que ça n'est pas *la*

nouvelle pathologie historique de la démocratie qui est en train de se mettre en place ? [...] Le populisme est une forme de *réponse simplificatrice et perverse* à ces difficultés.

Le discours relève de cette « vision crépusculaire du monde » plutôt typique du pamphlet, que Marc Angenot a décrite dans un ouvrage désormais classique⁴ et qui mobilise entre autres, comme le fait ici Pierre Rosanvallon, la métaphore de la maladie (*pathologie, pervers*) ; et l'on ne peut que remarquer également l'usage des formes morphologiques de la négation (*dés-, dys-, non-*) que Maurice Tournier et ses collaborateurs ont si bien décrites comme des marqueurs d'un discours politique déploratoire centré sur la métaphore spatiale de la chute et l'expression de la perte⁵. La même négativité très subjectivée se retrouve chez Dominique Reynié, dont le titre de l'ouvrage, *Populismes, la pente fatale*, contient explicitement la métaphore spatiale de la chute dangereuse. Dans une interview à propos de ce travail, il définit ainsi le populisme :

[4] le.JDD.fr, 9 avril 2011, interview : « Reynié : “Le Pen peut atteindre 30%” »

Une vision politique *sommaire et brutale* opposant, d'un côté, un peuple abandonné, voire spolié, et, de l'autre côté, des élites incompetentes, voire corrompues. Le populisme apparaît par temps de crise. Celle d'aujourd'hui résulte d'une conjonction redoutable: globalisation économique, vieillissement démographique, épuisement des finances publiques et recomposition ethnoculturelle de la société.

On ne peut mieux souligner l'entière négativité de la notion, qui ne laisse que peu de place à une analyse de sa complexité et de son hétérogénéité. Je cite pour finir un extrait intéressant car il vient d'un linguiste, Rafaele Simone, mais en position d'intellectuel commentateur de la vie politique :

[5] Rafaele Simone, 24 avril 2011, « Le populisme est une réponse aux angoisses collectives », Le Monde, rubrique « Point de vue ».

De toutes les vibrations sismiques qui secouent la démocratie, le populisme est l'une des plus inquiétantes parce qu'il annonce normalement une dérive à droite.

Cette remarque de Rafaele Simone est à la fois évaluative et visionnaire : en effet, les termes *inquiétantes* et *annonce* constituent une assertion sur l'avenir. Mais celle-ci est comme rationalisée par l'adverbe *normalement*, ce qui confère à l'énoncé une certaine force argumentative. La définition en est objectivée.

Il n'est pas question de tirer de ces trois modestes exemples une généralisation sur les définitions de la notion de populisme. Mais ils montrent cependant par quels procédés linguistiques et rhétoriques une évaluation, qui réside dans les contextes d'emploi et dans les positions

⁴ Angenot M., *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.

⁵ Arnold N., F. Dougnac et M. Tournier, « Chronique lexicale des événements politiques », dans *Histoire de la langue française 1914-1945*, Paris, CNRS Éditions, 1995, p. 207-267.

subjectives des locuteurs, peut apparaître comme attachée au mot lui-même. Il s'agit d'un effet de naturalisation du sens, qui peut être également renforcé par le jeu des associations.

L'évaluation associative

Les mots *populisme* et *populiste* sont en effet associés de manière répétitive à d'autres, avec lesquels ils forment des expressions figées. C'est le cas par exemple de *dérive populiste*, que l'on rencontre fréquemment, et qui renforce l'hypothèse du sens « naturellement » *négatif* de *populiste* : *dérive* est un mot qui contient une évaluation sémantique en soi puisqu'il signale une déviation ou un écart par rapport à une ligne. De plus, comme son nom l'indique, le figement « fige » le sens et ce type de mot échappe le plus souvent à la polysémie, du tout comme des parties. *Le Point.fr* peut ainsi titrer le 24/05/2011 : « Dominique Paillé met en garde contre une *dérive populiste* sur l'immigration » ; un communiqué de l'UNSA Education du 29 septembre 2010 propose quant à lui « Loi Besson: *dérive populiste* ». Le figement peut même s'étendre : le chercheur Henri Deleersnijder signe dans la revue *Hermès* en 2005 un article intitulé « La *dérive populiste* en Europe centrale et orientale » ; l'emploi de l'indéfini et le contexte scientifique accrédite l'idée de l'existence effective et de l'identification de cette *dérive*. La chaîne Arte peut par conséquent diffuser le 12 juin 2007 une soirée Théma intitulée « La *dérive populiste* en Europe ». Et quand l'entraîneur de Monaco Guy Lacombe déclare en janvier 2011 : « On va vers une *dérive populiste*. Les médias sont là donc il faut que les petits passent », c'est bien sur un figement qu'il construit son propos, transportant dans le contexte sportif le trait politique de promotion du peuple et des « petits ». D'autres expressions figées ou semi-figées apparaissent dans les discours, peut-être moins fréquentes et stabilisées que *dérive populiste* : *tentation populiste*, *fièvre populiste*, *vague populiste*, *poussée populiste*, *virage populiste*.

La naturalisation du sens dépréciatif de *populisme/iste* se manifeste également dans la manière dont les locuteurs insèrent le mot dans des énumérations. Dans les exemples suivants, qui portent sur des thèmes variés, *populiste* est inscrit dans des séries dépréciatives, qui, à la fois produisent le sens négatif du mot et en même temps présentent sa négativité comme préconstruite (les graphies d'origine ont été conservées) :

[6] Emplois de *populiste* dans des énumérations

- « Jack Lang : Ségolène Royal mène “une opération *populiste et opportuniste*” » (*lepost.fr*, 07/09/2009)
- « L'intervention [...] du président Sarkozy marque une nouvelle étape dangereuse et indigne, dans une surenchère *populiste et xénophobe* » (Communiqué de presse de Ségolène Royal, juillet 2010)
- « La posture *autoritaire et populiste* de Manuel Valls » (titre d'un billet sur le blog de Laurent Mucchielli, 05.06.2011).
- The_Zabrat Zabrat الزيد رابط

tous les partis sans exception jouent la carte de "création d'emplois dans le service public": *grave, populiste et archifaux* comme proposition (Twitter, 27.08.11)⁶

– didacasa Raja

écrit en NOIR sur BLANC ;) ma réponse à la chronique- censurée - *populiste et fanatique* de @tariqramadanmaroc.blog4ever.com/blog/lire-arti... via @didacasa (Twitter, 26.08.11)

Dans ces exemples, on voit que *populiste* est accompagné de termes dépréciatifs, ce qui renforce la perception péjorative du mot : le populisme est assurément un *mauvais* système et une *mauvaise* pratique politique.

L'évaluation pragmatique

Dans un article de 2006, Alexandre Dorna estimait que le populisme était un « un alibi *injurieux* pour tous les bien-pensants »⁷. Et effectivement, dans les discours politiques et ordinaires, les mots *populisme* et *populistes* servent d'accusation, d'attaque, voire d'insulte. Dans ces contextes, ils sont employés seuls, sans besoin d'associations dépréciatives : leur potentiel sémantique « intrinsèque » suffit à les rendre efficaces sur le plan pragmatique. Dans les exemples suivants, qui concernent Jean-Luc Mélenchon et Manuel Valls, les différentes configurations discursives activent cette dimension :

[7] Emplois pragmatiques de *populiste*

– [être + populiste] : Mélenchon, c'est l'impasse politique pour la gauche. Il va cristalliser les mécontentements et pourrait faire perdre le Parti socialiste. Mélenchon, sans aller jusqu'à le comparer à Marine Le Pen, est un populiste (*La Gazette de Côte d'Or*, 27/04/2011, Claude Pinon).

– [coller l'adjectif *populiste*] : PapaPingouin. Papa pingouin. Du moment où un journaliste colle l'adjectif "populiste" à #Mélenchon, je le range immédiatement dans la liste des cons. cc @LeNouvelObs (Twitter, 27.07.11)

– [Que c'est + populiste] : not_pierre. Pierre. Que c'est populiste...@MjsParis: @manuelvalls se prononce pour l'abaissement de l'âge du droit de vote à 16 ans ! / rencontre Manuel Valls (Twitter, 27.08.11)

J'ajoute un exemple amusant, qui montre bien, comme l'énoncé de l'entraîneur de Monaco cité plus haut, la disponibilité du terme à des extensions hors du politique :

[8] *Populiste* appliqué au logiciel libre

⁶ Les énoncés issus de Twitter mentionnent le pseudo du compte, puis le nom du détenteur du compte et le texte du message en 140 signes. Les termes précédés de # sont des *hashtags* (balises) ; les termes précédés de @ indiquent un destinataire particulier ou la reprise d'un message envoyé par un autre compte ; cc indiquent une mise en copie. Les messages cités sont publics.

⁷ Dorna A., « Faut-il avoir peur du populisme ? », *Le Monde diplomatique*, novembre 2003.

framaka. Alexis Kauffmann. Première fois que je me fais taxer de "populiste" en essayant d'expliquer le logiciel libre ! En y repensant bien ça ne me dérange pas :) (Twitter, 30.08.11)

Du coup, par un effet de « retour axiologique » si l'on peut dire, *populisme*, chargé de ses valeurs dépréciatives, sert à construire d'autres figements où il constitue le mot-tête : un des plus remarquables de ces derniers mois est sans doute *populisme climatique*, que l'on trouve dans le titre de l'ouvrage de Stéphane Foucart, *Le Populisme climatique : Claude Allègre et Cie, enquête sur les ennemis de la science* (Paris, Denoël, 2010), suivi de près par *populisme patrimonial* proposé par Dominique Reynié. *Populisme pénal* était né il y a quelques années sous la plume de Denis Salas (*La volonté de punir. Essai sur le populisme pénal*, Paris Hachette, 2005) et l'on rencontre de nombreuses autres formations : *populisme économique*, *sécuritaire*, *judiciaire*, *identitaire-national*, *culturel* et même... *automobile* (« Favorable à une politique de fermeté, la FNAUT refuse le *populisme automobile* », pouvait-on lire sur le site de la Fédération nationale des associations d'usagers des transports en juin dernier).

Pour conclure : existe-t-il des emplois mélioratifs de populisme ?

Je donne à cette question une réponse approximative qui ne vaut que dans le cadre de mon modeste butinage : très peu. En fait, je n'en ai trouvé qu'un dans les derniers mois, à propos de Jean-Luc Mélenchon : « Jean-Luc Mélenchon, le populiste salubre » (*La Tribune de Genève*, 23.06.2011, repris par *Le Courrier international*). Il m'a étonnée et ma réaction est à elle seule une indication : j'ai trouvé cet emploi contre-intuitif, ce qui veut dire que pour moi aussi *populisme* est dépréciatif. En regardant de près le contexte, on s'aperçoit cependant que cet énoncé est ironique, sous la plume du journaliste Jean-Noël Cuénod : « Le 18 juin, l'ancien socialiste a été investi candidat du Front de gauche pour la présidentielle de 2012. Piètre démocrate, il ferait du bien à la démocratie s'il parvenait à faire barrage à Marine Le Pen ». On comprend alors que ce populiste-là est salubre de manière relative, comme un moindre mal. L'emploi n'est peut-être donc pas si mélioratif que cela.

Il existe en revanche des emplois que l'on peut interpréter comme neutres, c'est-à-dire simplement catégorisants, sans évaluation explicite. C'est le cas de *populiste* nommant un parti revendiqué comme tel, dans des emplois comme « Le dirigeant populiste néerlandais Geert Wilders » ou « Le leader populiste polonais Andrzej Lepper ». C'est aussi le cas, beaucoup plus rarement, chez des chercheurs qui ne reprennent pas la préconstruction péjorative de *populisme*, mais qui exercent une réflexivité épistémologique relevant presque d'une *stand-point theory*, en choisissant d'examiner le populisme pour ce qu'il est aussi, c'est-à-dire une position et une pratique politique, un rapport à la cité et au pouvoir, qui ont une histoire, une justification, en un mot, une « raison ». C'est par exemple la position d'Ernesto Laclau dans le titre même de son livre, *La raison politique* (2008), où il explique que le populisme est une condition de possibilité du politique, ce qui rejoint la

position d'Alexandre Dorna, dont j'ai mentionné les travaux plus haut. Mais cette position est rare, et dans la majeure partie des discours le populisme est situé du côté obscur de la politique et du coité. Les itinéraires discursifs du mot sont en tout un bonne illustration de la forte contextualité du sens et sa naturelle instabilité.